

Le comte de Vergenne,
première cause des Etats-
généraux ([Reprod.]) / [par
Claude-Carloman de
Rulhière]

Rulhière, Claude-Carloman de (1735-1791). Auteur du texte. Le comte de Vergenne, première cause des Etats-généraux ([Reprod.]) / [par Claude-Carloman de Rulhière]. 1789.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Lb³⁹ 953.

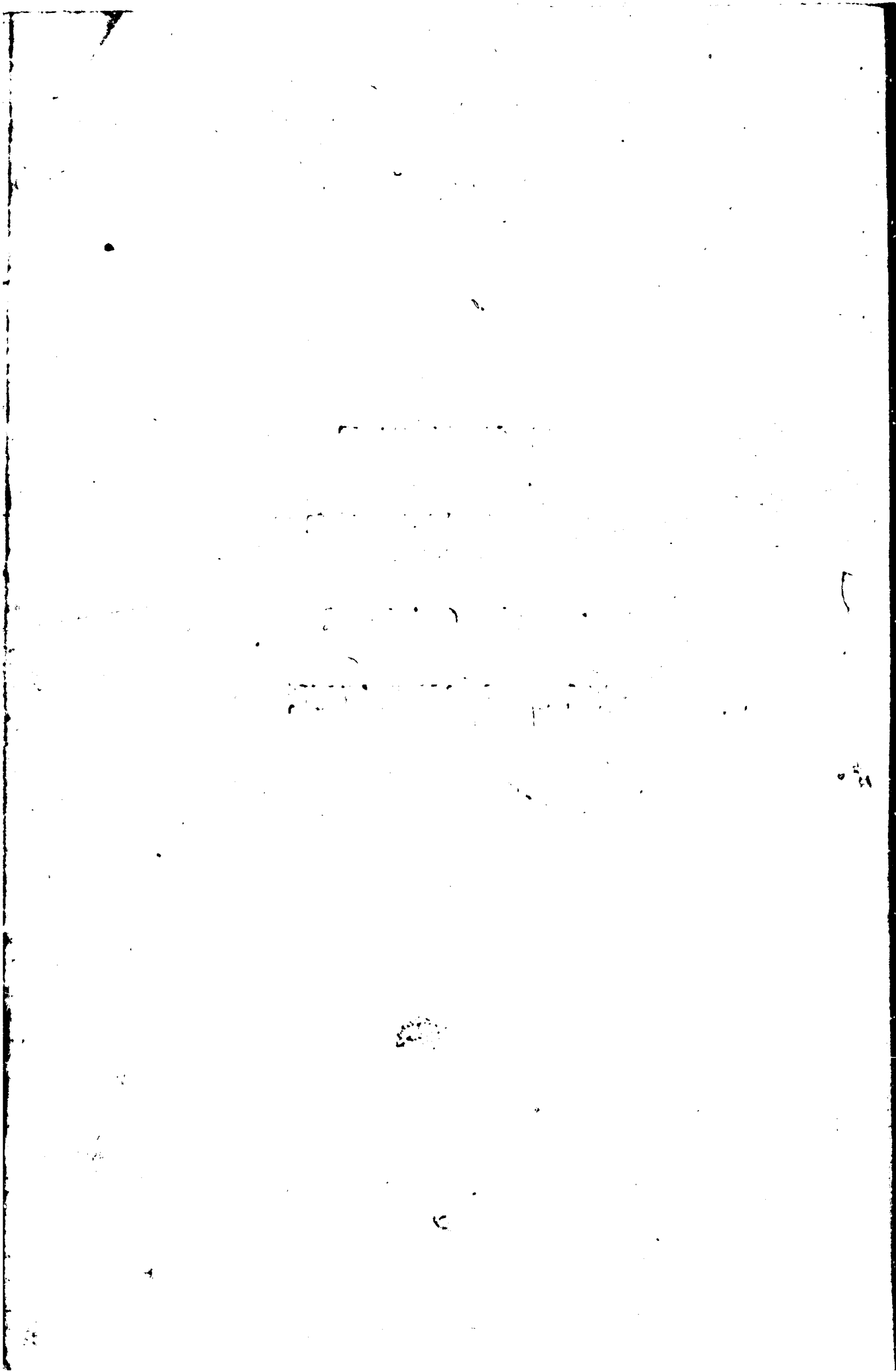
(attribuée par quelques-uns à Rothière,
d'après Barbier.)

36

LE COMTE
DE VERGENNES.

PREMIERE CAUSE

DES  GÉNÉRAUX.



INTRODUCTION.

CE moment brillant & dangereux que bien des gens regardent comme l'époque d'une révolution, est l'ouvrage d'un homme dont on ne parle plus. Les Etats-Généraux ont été accélérés par l'Assemblée des Notables, proposée par M. de Calonne, sanctionnée par le Comte de Vergennes. Ce Ministre, qu'une sage médiocrité rendit cher à son Maître, & respectable aux yeux de la multitude, n'a trouvé ni historien, ni panégyriste, ni détracteur. Il nous a paru, si non essentiel, du moins convenable, de consigner les opinions du siècle où il a vécu, dans un Ouvrage libre, & de prévenir la flatterie qui le loueroit un jour, comme a fait M. l'Abbé *Gentil*, ou la satire qui l'abaisseroit au-dessous de lui-même.

De tous les hommes qui jouent un rôle sur la scène mobile du monde, il

(4)

n'en est point qui soient jugés aussi sévèrement & aussi injustement que les Ministres. On ne compte que par les succès ; le travail obscur, la probité soutenue, le maintien de la paix, sont réputés des qualités stériles ; il faut des conquêtes, des acquisitions, des tentatives, & mettre sans cesse la fortune aux prises avec sa réputation.

Il y a des Administrateurs que le public surveille avec rigidité, d'autres qu'il traite avec une extrême indulgence. Nous avons vu la Marine sortir dans un triste état des mains de certains Ministres ; loués à outrance, & désignés même pour des places d'un ordre supérieur. Ce n'est peut-être pas un paradoxe d'avancer qu'il n'y a que les gens bornés, à petits moyens, qui soient universellement réputés de grands hommes. On leur a prêté du génie, malgré les opérations les plus mal conçues ; du désintéressement, quoiqu'ils n'aient que de l'adresse ; de la

(5)

grandeur d'ame , quoiqu'on voie l'orgueil empreint sur tous leurs pas.

Le Comte de Vergennes ne fut ni sans défauts , ni sans qualités , & si sa personne ne fournit pas un chapitre brillant à l'Histoire de France , son ministère est marqué par des événemens qui feront époque. L'Amérique rendue libre, la Hollande presque conquise , & la régénération de la France préparée , ou du moins occasionnée , sont trois opérations majeures qui placent son nom fort au-dessus de cette tourbe d'usurpateurs de places , qui , dans leurs foibles mains , ont vu languir & déchirer le bien public & l'honneur de leur patrie.

C'est au distributeur de toute renommée à s'expliquer sur lui. Nous attendrons en silence son équitable arrêt. Pour le mettre à même de prononcer , il faut placer sous ses yeux les pièces du procès. On se propose de demander à la Nation assemblée la responsabilité des Ministres ,

(6)

& cela est sage. Jusqu'ici , ils n'avoient comparu que devant le Tribunal de la postérité : pourquoi faut-il qu'il n'inspire plus d'effroi ? — Un article plus essentiel que la responsabilité est la liberté de la presse. Si les opérations ministérielles étoient annoncées quinze jours avant d'être exécutées , il en est peu qui le fussent. On montreroit leurs vices , & du moins celles qui ont besoin de la confiance publique échoueroient. De combien de rentes la France ne seroit pas grevée , si deux Ecrits qui ont paru en Juin 1787 avoient été distribués en 1777 & 1780 ? Mais le peuple abusé précipitoit ses pas vers le Trésor Royal ?



**LE COMTE
DE VERGENNES,
PREMIERE CAUSE
DES ÉTATS - GÉNÉRAUX.**

LE département des affaires étrangères chez une grande Puissance est un fardeau trop disproportionné aux forces d'un seul homme. Y a-t-il en effet beaucoup de têtes assez bien organisées pour s'occuper à la fois d'une médiation, d'un traité de commerce, d'une discussion politique, d'un projet d'union, de l'intérêt de ses alliés, des mouvemens de ses rivaux; ici du soin caché de fomenter des troubles, là de les prévenir, plus souvent de les apaiser? Veiller à l'honneur de la nation, à la liberté des mers, diriger les organes particuliers de la volonté souveraine, avancer le système d'amélioration, &c.... Quels détails!

A cette action continuelle de la pensée joignons le travail journalier, les dépêches, les

conseils, les audiences, les remplacements, les instructions, la surveillance des bureaux, l'importunité des sollicitations, les devoirs de la place, & sur-tout les luttes continuelles contre l'intrigue, l'envie, l'esprit des cours.

Rapprochons de ce fardeau immense la capacité de l'esprit humain; en général timide parce qu'il est borné, imprudent s'il est hardi, incertain s'il est prévoyant, confiant si le succès le favorise, embarrassé au milieu de ses propres connoissances, mêlant à l'habileté, de la finesse; à la finesse, de l'astuce; à l'astuce, de la mauvaise foi: abattu par les difficultés, opiniâtre dans l'erreur, sensible au doux encens de la flatterie, irritable à l'apparence du blâme.

Après cette double considération, il est aisé de conclure si la place de Ministre des Affaires étrangères est facile à remplir, s'il en est qui ait plus de droits à l'indulgence.

Il seroit injuste de juger le Comte de Vergennes d'après le silence rigoureux qui a couvert ses opérations depuis qu'il est descendu dans la tombe. Chacun s'est empressé de reprendre ses éloges. Ses ennemis même, à peine ont-ils fait appercevoir leur triomphe. Sou

maître seul a résisté à l'impulsion générale ; & presque lui seul a défendu ses talens comme la légitimité de sa fortune. Rare & grand exemple ! dont les Observateurs ont tenu compte à ce Monarque , dans lequel la nature a mis un cœur honnête & juste. Jettons un coup-d'œil sur les opérations de son Ministre. Tâchons d'en saisir les vues , les principes , le caractère , les défauts , les erreurs. Ce travail ne sera pas inutile , s'il apprend à ses successeurs & à ses rivaux contemporains qu'une certaine portion d'hommes les surveille , & qu'il faut enfin paroître devant le Tribunal des Nations.

C'est dans l'Ambassade de Constantinople que le Comte de Vergennes jeta les premiers fondemens de sa renommée. Cette mission exige plus de sagesse que de génie , plus de suite que d'activité ; il s'agissoit de conserver une influence que la jalouse Angleterre a depuis voulu partager ou plutôt détruire , & de maintenir une prépondérance d'opinions dans un conseil toujours trop flegmatique ou trop orageux. Le Comte de Vergennes y étoit parvenu. On lui en tint peu de compte à Versailles , parce que l'on jugea la besogne aisée ; cependant les tracasseries politiques du Cheva-

lier Ainsi prouvent que c'étoit quelque chose. Le Duc de Choiseul, dont les vues actives embrassoient l'Europe, disoit: « Le Comte de Vergennes trouve toujours des raisons » contre ce qu'on lui propose, mais jamais » de difficultés pour l'exécuter; & , si nous lui » demandions la tête du Visir, il nous écriroit » que cela est dangereux, mais il nous l'en- » verroit ».

Il est vrai qu'aux soins du ministère le Comte de Vergennes joignit celui de sa fortune; il est des postes qui la donnent. La Suisse & la Porte doivent enrichir un Ambassadeur, comme Vienne & la Russie doivent le ruiner. Nous avons cependant des exemples propres à rassurer ceux qui doivent paroître dans ces deux Cours. Si nous écrivions la vie de M. de Vergennes, cette ambassade de Turquie présenteroit quelques traits honorables à sa mémoire; mais ce n'est pas le but que nous nous sommes proposés. Tâchons de saisir des objets d'un intérêt plus général.

La mission de Suède lui offrit de la gloire à moissonner; mais il en profita mal. Il s'y trouva à cette brillante époque où un

Roi pupille mit ses tuteurs despotes dans l'impuissance de le maîtriser, sans leur ôter la possibilité de le servir. Cette opération, où le hasard servit si bien la prudence, auroit pu avoir pour premier moteur le Ministre François. Il n'y parut que comme un coopérateur indécis ; & celui qui étoit destiné à favoriser une révolution bien plus importante, sembloit indifférent à celle-ci. Il seroit imprudent de le blâmer. Je fais, comme tout le monde, les raisons que le cabinet de Versailles a cru avoir de prodiguer son or, ses conseils, son appui à un Roi du Nord ; mais je ne suis pas également persuadé de la solidité de ces raisons, moins encore de leur durée. La politique vieillit avec certains préjugés, & ne s'apperçoit que tard de la nécessité d'obéir aux événemens.

Quoi qu'il en soit, M. de Vergennes étoit loin de soupçonner que l'ambassade de Suede le conduiroit au Ministère des Affaires étrangères, c'est-à-dire, au poste qui exige le plus de talens (1), le plus de ressources, le plus

(1) Non, c'est le Département des Finances. Parcourez l'Introduction d'un livre élémentaire sur cette partie,

de lumières , puisqu'à chaque instant l'on tient dans ses mains le sort des Nations , & que par le mélange des intérêts politiques , la tranquillité de l'Allemagne dépend du Ministre de Versailles , comme celle de la France du Prince de Kaunitz.

Le Comte de Vergennes ne dut son élévation ni à des succès précurseurs de sa gloire future , ni à l'intrigue de ses protecteurs , espérant s'assurer un crédit solide , ni à des nécessités momentanées , qui forcent d'appeller le plus ancien dans la carrière. Sa nomination fut l'ouvrage du Comte de Maurepas (1) ,

vous verrez qu'il faut du génie , un grand caractère , une vertu éprouvée , un courage inoui , enfin l'assemblage de tous les talens comme de toutes les qualités. La source où je vous renvoie n'est pas suspecte , puisque l'Auteur du livre a fourni les préceptes & le modèle.

(1) On a fait à ce Ministre des reproches bien mérités , mais on lui a aussi rendu trop peu de justice , vu la difficulté du rôle à jouer en 1775. « Il falloit , non pas régner sous un jeune Prince qui cherchoit des conseils avec la candeur ingénue d'une ame ouverte au bien ; mais substituer l'expérience à cette première ardeur qui croit tout facile , montrer assez de génie pour rassurer un jeune Roi sur l'abandon de sa confiance , & ne pas la

qui cherchoit un instrument docile à ses volontés , un homme moins avide de gloire que de conserver sa place , plus empressé de servir que de briller.

Ce vieux Courtisan , trop expérimenté pour oublier que la plus haute faveur même a besoin de songer à se maintenir , ne négligeoit aucun état. Mais ce qui est plus curieux qu'étonnant pour ceux qui le connoissoient à fond , c'est qu'il se trompa lourdement sur deux personnages qu'il plaça, Il crut M. de Vergennes bon homme , & un autre extrêmement adroit. C'est donc cette opinion de bonhomie qui mit le Comte de Vergennes au timon de l'Etat. Il dut cette brillante fortune à un homme

faire sentir le poids de l'âge & les droits de la raison. Au lieu de répandre sur les affaires cette gravité ministérielle dont s'enveloppent la plupart des gens en place , M. de Maurepas traitoit les objets les plus importans avec cette gaieté paisible qui annonce un esprit net , un talent exercé , un homme préparé aux événemens , & l'abondance de ressources pour remédier à tout. La malignité donnoit tous les ridicules de la frivolité à cette méthode. De là les sarcasmes , les chansons , les satyriques gaietés dont lui-même avoit été jadis tout-à-la-fois victime & partisan.

qu'il ne connoissoit presque que par la voix publique, si infidelle, lorsqu'elle veut être juste, & si injuste lorsqu'elle est passionnée. On a trouvé dans l'*Histoire politique d'Allemagne*, un rapprochement heureux entre M. Arnaud de Pomponne & M. de Vergennes. Le premier fut choisi par Louis XIV, comme l'autre par Louis XVI. La ressemblance n'est ni dans le caractère, ni dans le genre d'esprit, ni dans les principes. Il faut avouer cependant que le passage est curieux. « Il eut été difficile de deviner qu'un homme relégué, pour ainsi dire, dans le fond du Nord (l'ambassade de Suede), & sans appui particulier à la Cour, eût pu être préféré à beaucoup de dignes Sujets qui étoient présens, & qui ne manquoient ni d'adresse, ni d'empressement pour réussir. Cette nomination fut un pur effet de la volonté de Sa Majesté, qui de son propre mouvement, fit ce qu'Elle crut devoir faire pour le bien de son service. On reconnut en lui un homme simplement appliqué à faire sa charge, sans porter ses prétentions plus loin. Il joignoit à beaucoup d'habileté pour les négociations, une ex-

* trême modestie & une probité des plus désintéressées (1) ».

Pour prendre une idée juste du ministère de M. de Vergennes, il faut se transporter au commencement du règne de Louis XVI. Son ayeul avoit laissé le Clergé turbulent, la Magistrature dispersée, les Finances sans crédit au-dehors & sans ressources au-dedans; la Marine languissante & cruellement humiliée; une surabondance de dépenses superflues que la nation supportoit en murmurant; une armée changeant de manœuvres comme de ministres, un débordement dans les mœurs qui gaignoit rapidement tous les ordres de citoyens, une subversion générale de principes sages & d'idées saines.

Dans cette crise, le Comte de Vergennes succédoit à un homme d'esprit, grand travailleur, ami de l'ordre, dévoré du besoin de réputation, d'un homme qui avoit plus

(1) Il y auroit deux réflexions essentielles à faire sur ce passage. Le Lecteur nous a peut-être déjà prévenu. Il suffit de les lui indiquer, sans entrer dans un plus grand détail.

encore à réparer qu'à acquérir ; mais jetté dans des intrigues dont les circonstances lui avoient fait une nécessité & sa famille une habitude. Le Duc d'A..... avoit donc négligé l'Europe pour la Cour : d'ailleurs, n'ayant pas été à même de connoître par lui-même les différens cabinets des grandes Puissances, il étoit dans l'humiliante position de s'en rapporter aveuglément à ses premiers agens, & l'on se dégoûte bientôt d'une besogne qu'on est obligé de faire faire (1).

Ce n'étoit pas-là le rival qu'il falloit égaler ou faire oublier. Le Duc de Choiseul, représenté à Londres dans une estampe avec ce surnom : *le Cocher de l'Europe*, avoit rempli tous les cabinets d'inquiétude, & la France de sécurité ; son nom excitoit toujours des regrets ; ses prétendues dissipations, sa légèreté apparente, sa faveur exclusive, les ca-

(1) Ce que nous nous permettons de dire de M. le Duc d'A . . . dans ce moment, c'est qu'il a eu pour ennemi acharné le vieux *la Chalotais*, un des plus méchans & des plus vindicatifs mortels qui aient paru sur ce globe. Voilà l'origine des désagrémens qui ont empoisonné sa vie.

l'omnipotence des inventions de ses ennemis n'avoient pu affoiblir, dans l'opinion générale, la force de son talent. On pourroit soupçonner que le Comte de Vergennes, qui ne sentoit pas son audace parce qu'il n'avoit pas son génie, chercha une route opposée, & espéra de la prudence mystérieuse & de l'art de tergiverser ce que son prédécesseur Choiseul avoit obtenu d'une fermeté imposante & du grand secret de tourner les événemens en sa faveur, en les préparant avec habileté.

Le Comte de Vergennes commença par rétablir un système suivi de correspondance politique. Beaucoup de Ministres n'ont exigé des Envoyés résidans auprès des Cours étrangères, que la relation sèche des événemens monotones qui se succèdent dans la plupart des pays; d'autres ont commandé un espionnage actif pour deviner & même éventer les projets d'une Cour (1). Un homme, vrai-

(1) Frédéric II, si grand homme d'ailleurs, ne savoit point tirer parti de ses Ministres au-dehors. Tout le monde lui sembloit propre à ces sortes de places. Il a quelquefois adressé à de grandes Puissances des hommes dont

ment digne de sa place, dédaigne des soins aussi vils, & veut que les personnes chargées des affaires des Rois, consacrent leurs utiles loisirs à étudier, à faire connoître le royaume où on les envoie. La qualité du sol, l'état de la population, la richesse nationale, les productions indigènes, les ressources, l'activité, les principes du commerce, le système financier, la quantité de numéraire, la constitution de l'Etat, ses forces militaires, ses dépendances politiques, l'esprit de son gouvernement, ses vues d'aggrandissement, doivent être le sujet d'autant de mémoires raisonnés. C'est ce que le Duc de Choiseul exigea avec autant de fermeté que d'intelligence; c'est ce que son successeur jugea moins essentiel; c'est ce que le Comte de Vergennes rétablit, mais sans jamais porter aussi loin que le Duc de Choiseul, cette moisson de connaissances économiques.

on n'eût pas fait des Secretaires intelligens; & lorsqu'il a eu des sujets capables dans ces postes, il n'en a rien exigé. A peine se faisoit-il rendre compte de leurs dépêches; lui qui répondoit à un sonneur de cloches, à un bedeau.

Ce début sage eut l'approbation du Premier Ministre, que le timide & adroit Vergennes laissoit l'arbitre de toutes ses démarches politiques, & sur-tout des graces attachées à son département. M. le Comte de Maurepas rendoit compte au Roi du travail des affaires étrangères comme de son propre ouvrage : mais le Ministre subalterne devoit recueillir un jour le fruit des impressions qui demouroient dans l'esprit du Monarque ; & telle est la source de cette confiance plénière qui a éclaté dans les dernières années du ministère de M. de Vergennes, & résisté aux plus fortes attaques (1).

Pour conserver les premiers mouvemens de cette confiance, née des bons offices de M. de Maurepas, & sur-tout pour l'étendre, il fallut connoître la Cour, pays étranger à un homme absent depuis plus de vingt ans, & que sa naissance, quoique bonne (2), n'y

(1) Il disoit, en plaisantant, qu'on apprenoit dans le Serrail à braver les intrigues de Cour . . . que ses ennemis avoient beau faire, qu'il avoit fait vœu de mourir Ministre en place.

(2) Sans être né d'une famille illustrée, il étoit fort

avoit pas amené dès ses premières années, n'ayant d'ailleurs pas reçu de la nature cette physionomie heureuse qui dispose les cœurs aux douces persuasions de l'éloquence. Sa conversation n'avoit pas non plus cette force qui subjugué, ou ce charme qui entraîne. Mais dans ses audiences, il montra cette adroite circonspection, avare de paroles, qui fait prendre une phrase pour une espérance, & un suffrage pour un bienfait; il suppléoit à ce qui lui manqua par une politesse froide, qu'on prit pour l'expression d'une prudence consommée, par une austérité de principes propre à faire croire que les intérêts domestiques dispa-roissoient devant son inflexible probité; par une retraite soutenue, qui sembloit annoncer que, sûr de son zèle & de l'équité de son maître, il n'avoit besoin que de ces deux appuis.

Cependant il étudia, sans paroître trop s'en occuper, le caractère des Ministres

d'une source très-pure & très-ancienne, ainsi que l'assurent d'excellens Gentilshommes de Bourgogne, ses compatriotes.

chargés, comme lui, de la chose publique; les courtisans, & la puissance secondaire, aux yeux de la multitude, mais qui devient despotique, toutes les fois que la beauté & la séduction veulent employer leurs armes, & faire usage de leur empire; certains grands personnages de la Cour, qui, pour l'être ni dans les charges, ni dans les départemens, n'en ont pas moins de prépondérance, & doivent à la considération personnelle, qu'ils ont acquise, ce que d'autres doivent au pouvoir dont ils sont revêtus; les rivaux, jaloux de l'autorité, qui s'opposent en suppliant, dont les écrits sont si humbles & si respectueux, & les actes si dangereux & si hardis, & qui enfin, contre le pouvoir monarchique, s'étaient des loix, s'épaulent des Pairs, s'entourent du peuple, & tiennent toujours le Souverain entre deux partis extrêmes, une sévérité allarmante, ou une indulgence anarchique.

Après avoir recueilli en silence ces lumières, & s'être répété long-tems à lui-même, que les Ministres, comme les malheureux n'ont point d'amis, il se défendit de toute espèce d'épanchement, plaisir secret des cœurs sensi-

bles , mais qui tôt ou tard , met sous la dépendance des hommes toujours enclins à en abuser. (1) Sa famille devint une espèce de solitude fermée aux sollicitateurs obscurs , comme aux courtisans officieux. Hélas ! ils brisent les digues les plus fortes. Il fallut donc commencer par essayer l'étalage de leurs projets , leurs importunes combinaisons , leurs prétentions ambitieuses. Le Comte de Vergennes sentit intérieurement que leur langage enchanteur & perfide pourroit le jeter dans des erreurs involontaires. Il prit le sage parti de se démettre en faveur de Comte de Maurepas , du plaisir d'obliger. Adressez-moi , « disoit celui ci , » tous ceux dont vous voudrez vous débarrasser , & j'en ferai autant des importuns , qui

(1) C'étoit un des défauts du Duc de Choiseul. Sa franchise naturelle l'entraînoit au-delà de ce qu'il avoit projeté de dire. Il ne pouvoit résister ni au malheur qui rend si éloquent , ni au repentir qui a tant d'empire sur les ames bien nées. Il y a maintenant en Europe un grand personnage bien au-dessus , par le rang , du Duc de Choiseul , qui a la bonne-foi d'avouer qu'il refuse des audiences , parce qu'il est sûr de ne refuser ni sa bourse , ni son secret à ceux qui voudroient s'en emparer.

» voudront me prier de vous solliciter en leur
» faveur. » Ainsi, M. de Vergennes préfè-
roit de passer pour un Ministre sans crédit, dans
l'idée de demeurer à une certaine distance des
grands orages inséparables de la faveur, qui
dispose des Rois & de la fortune. Le peuple
de la Cour (car il y en a un-là comme ailleurs)
prit cette conduite pour l'impuissance d'un
homme sans usage & sans connoissance de son
siècle, des avantages de sa place : mais un
petit nombre d'hommes réfléchis, apperçut
dans cette conduite, la marche combinée d'un
politique rusé, bien sûr que l'avenir le dédom-
mageroit des sacrifices qu'il faisoit au moment
présent. En revêtissant les dehors d'un homme
profondément occupé, il évita le ridicule (1)

(1) Des hommes de beaucoup d'esprit n'ont pu s'y
soustraire ; des hommes très médiocres ont su adroite-
ment l'éviter. M. le Chancelier de Maupeou, & M. Ber-
tier peuvent servir à développer ma pensée. — Ce ridi-
cule inné à certains personnages, à certaines familles,
dont tout l'esprit possible ne sauve pas, le François le
saisit avec une justesse admirable. C'est une arme légère
qui ne tue pas, mais qui défigure. On peut être honnête
homme & ridicule, mais rarement grand homme & ri-

qui, à la honte de la Nation, devient entre les mains des courtisans malins & spirituels, le premier moyen de renverser le mérite même ; à plus forte raison, un talent ordinaire, couvert d'un peu de charlatanisme.

Cependant on avoit adroitement prévenu la seconde personne de la Cour contre lui, contre son système, contre la forme de son travail : elle le croyoit contraire à la grandeur de sa maison, qu'elle veut tellement amalgamer avec les intérêts de la maison de Bourbon, que ces deux formidables Puissances, s'entre-prêtant de mutuels secours, puissent un jour donner des loix à l'Europe. Quelles que soient les preuves alléguées à cette Princesse, quel que soit le degré de foi qu'elle ait cru y devoir, elle a renfermé le tout dans le secret de sa pensée, & dans toutes les occasions apparentes, honoré le choix de son auguste époux.

Tel fut le début du Comte de Vergennes à la Cour. Examinons maintenant ce qu'il fit dans sa place.

dicule, sur-tout si tous ce qui vous vient de plus près ajoute les siens à ceux dont vous êtes déjà couvert, & cela est arrivé sous Louis-le-Juste, ce me semble.

Son système politique étoit dirigé contre les Anglois , dont il lui sembloit juste d'abaïffer l'indomptable orgueil , & essentiel d'affoiblir la colossale puissance. Ils possédoient deux Royaumes outre celui qu'ils habitent : l'un dans l'Amérique plus vaste que l'Europe, l'autre dans l'Inde plus étendu que la plupart des lieux qui les avoïsinent. Vergennes commença par les tromper , en attendant qu'il pût leur nuire. Cachant la haine qu'il avoit héritée du Duc de Choiseul , il lui fallut dévorer des mécontentemens & des humiliations que lui prodigua la hauteur britannique. Mais il amassoit la vengeance. Elle n'éclata ni ne se reposa jamais. L'Amérique entière fut son aliment. La révolution la satisfit , mais ne la combla pas. C'étoit cependant un grand coup (1)

(1) Pour s'en faire une idée, il faut écouter les Anglois eux-mêmes, & relire ce que disoit l'Opposition avant que la révolution fût consommée. Elle détailloit à l'Angleterre l'étendue de sa perte dans des tableaux bien éloquens : on les a depuis affoiblis , parce qu'il faut finir par se consoler. Mais ce sont de ces événemens que vingt siècles ne peuvent effacer.

porté à cette nation superbe , que l'indépendance de treize Etats , conservée par le suffrage & l'adhésion de presque tous les Rois de l'Europe. Jamais négociation ne fut menée avec plus d'art. La force secondoit l'habileté. Lorsque l'habileté s'épuisoit , la ruse (1) venoit à son secours , & quels que fussent les moyens , le succès les couronnoit. La mere-patrie humiliée & désolée vit ses filles rebelles se réfugier dans le sein protecteur de la France , où se consumma l'affranchissement de tout esclavage & de toute domination. Les guerres les plus sagement combinées , les victoires les plus

(1) M. le Comte de Stormont voulut s'instruire des engagements pris par la France avec l'Amérique. Le Comte de Vergennes battit la campagne. Le Ministre Anglois repliqua qu'il pouvoit regarder comme un fait ce dont on avoit parlé dans le carrosse du Roi. Le Ministre lui répartit : savez-vous ce qui s'est dit dans le carrosse de la Reine ? On a raconté que les Anglois avoient tenté l'impossible pour conclure leur traité avec les Colonies , mais sans succès. Allez , Monsieur l'Ambassadeur , soyez tranquille : en politique , ceux qui en savent le plus sont ceux qui en disent le moins. Il n'y a que les fots qui parlent & croient Ceci a été attribué au Comte de Maurepas , & dit par M. de Vergennes.

glorieuses n'ont pas eu des résultats aussi essentiels. Le principal moteur de ces grandes opérations a droit à la reconnaissance de son pays comme à la haine éternelle de l'Angleterre.

A cette époque on lisoit cependant dans les chroniques de la Perse (l'une de ces productions malignes qui viennent de tems en tems troubler l'horison des Cours) « qu'il n'avoit » rien fait encore pour rétablir la gloire & » l'honneur de l'Empire Persan (François) , » & cependant une nation toujours rivale lui » avoit parlé avec hauteur plusieurs fois , & » avoit même manqué au Sophi dans la personne de son Visir ». A la vérité, c'est une anecdote inconnue au reste de la France, mais dont les faiseurs de chroniques n'embellissent pas moins leur texte. Une réponse qui contredit le chroniqueur persan, & qui n'est pas apocryphe, est celle-ci. M. de la Motte-Piquet, sortant de la Baie de Quiberon, fut rencontré par une frégate & une corvette américaines qui le saluerent. Il y répondit par neuf coups de canon, honneur qu'on rend aux pavillons des Républiques. L'Ambassadeur d'Angleterre instruit de ce salut rendu, court chez M. de

Vergennes , se plaint , demande une explication. Le rusé Ministre répond, avec la bonhomie apparente d'un homme à peine instruit : « C'est peut-être le paroli du salut que vous » avez rendu jadis au pavillon corse, lorsque » vctre Cour savoit que le Roi mon maître » traitoit ce peuple comme rebelle ».

Le grand trait d'habileté du Comte de Vergennes est d'avoir engagé le cabinet de Pétersbourg à bercer celui de Saint - James d'espérances mensongeres. Il sollicitoit ardemment des secours près de la Russie ; elle ne les promit , ni les refusa ; & , nullement étrangere à l'art des Rois , elle déjoua complètement l'Angleterre , qui , dans l'espoir d'un secours incertain , se plongeoit dans des dépenses réelles.

En vain diroit - on que le Comte de Vergennes ne fit que reprendre en sous œuvre les projets du Duc de Choiseul. Cela même d'abord est un grand mérite. Ce que le bon sens a de mieux à faire , c'est de profiter des plans du génie. En vain ajoutera-t on que le Docteur Franklin avoit conçu tout le plan de la révolution : n'est ce rien de l'exécuter & de triom-

phér des difficultés que les hommes apportent même à leurs propres avantages ? Quelle adresse ne falloit-il pas pour décider M. de Maurepas, que son grand âge & son caractère éloignoient également des entreprises périlleuses, & que M. Necker effrayoit sur les dépenses. En vain insisteroit - on en disant que, sans les fautes multipliées du ministère anglois, jamais les projets de M. de Vergennes n'eussent été conduits à une heureuse fin. N'est-ce pas le comble de l'habileté d'élever autour de ses ennemis les nuages du doute, & de l'incertitude, afin de rendre leurs mesures fausses, leur prévoyance nulle, leurs calculs erronés ? Les fiers Anglois n'ont jamais cru que la France prodigeroit les millions, les vaisseaux, les hommes, pour défendre une poignée de mutins qu'Albion pensoit à châtier & non à vaincre. Lorsqu'on apprit à Londres que la Cour de Versailles avoit reconnu les Députés américains comme Ministres, une surprise mêlée de consternation fut générale. Les plaisans disoient que cet acte avoit produit l'effet de l'étincelle électrique, & frappé toute la nation du même coup. On ajoutoit que cela devoit

être, puisque le Docteur Franklin avoit fourni la matière renfermée dans le conducteur.

Nous faisons, sans scrupule, entrer dans l'éloge du Comte de Vergennes, les soins adroits, quoiqu'un peu dispendieux, d'entretenir le flambeau de la discorde en Hollande (1), non pour déposer le Stathouder, comme des gens mal instruits ou mal veillans l'ont infinué, mais pour prévenir l'alliance avec l'Angleterre. Ses réjouissances sur la dernière opération militaire sont mieux que nous l'éloge du Comte de Vergennes. Il eut donc raison d'employer tous les ressorts de ce qu'on appelle la *politique*, pour retenir le penchant du Prince d'Orange, dont les inclinations anglicanes étoient plus que soupçonnées, & dont les lumières ne vont pas jusqu'à savoir que les Anglois n'ont point d'alliés, mais des sujets qu'ils enchaînent ou qu'ils dupent. Le Comte de Vergennes eut tort

(1) On prétend que cette opération a coûté des sommes considérables à la France. Un Ministre peut-il en disposer pour appuyer ses systèmes? Non, sans l'aveu de la Nation. Mais sous M. de Vergennes cette puissance nationale n'existoit point. Ce Ministre étoit souverainement maître du Trésor, & dès que son génie lui inspiroit une opération, les caisses s'ouvroient à sa voix despotique.

seulement de dire à son Ambassadeur qu'il devoit ne s'occuper qu'à gagner la province de Hollande, comme celle qui entraîne les six autres. Les soins du Ministre devoient être plus marqués pour celle-là, mais non plus exclusifs. Au reste, si les principes étoient bons, l'exécution étoit détestable. Convient-il à une grande puissance d'aller en dessous négocier avec des mécontents, de grossir leur nombre par des présens corrupteurs, de leur fournir des secours indirects, d'exalter leurs espérances ? Sans compter les Ministres accrédités, combien d'agens subalternes chargés de semer dans l'ombre le trouble & la division ? Quand on peut donner la loi, les trames mystérieuses avilissent (2). Aussi a-t-on vu six années de

(1) On a vu un Ministre arriver à Berlin au mois d'Octobre 1787, chargé de menaces de la part de la France, parler de son camp de Givet, où il n'y avoit pas deux bataillons, de cent mille hommes qui s'assembloient dans la Flandre Française, d'où l'on faisoit filer incognito quelques Artilleurs déguisés. C'est bien le cas de dire : *parturient montes, nascetur ridiculus mus.* Ces choses s'apprennent, se divulguent. Puisse l'humiliation qui en résulte rendre les Administrateurs plus prudents !

négociations perdues , ainsi que bien des millions , pour n'avoir pas fait articuler des volontés précises par M. Gérard de Raineval en 1787 , pour avoir mis à cette époque de la roideur au lieu de fermeté. Au reste , tout ce qui est arrivé est énigmatique. S'opposer à l'ouverture de l'Escaut , menacer les forces impériales ; & trois ans après laisser paisiblement arriver les Houzards Prussiens , qui pillent les villes , dispersent les soi-disant Patriotes , rétablissent le Dictateur , n'est pas conséquent ; & c'est ce que n'eût point fait M. de Vergennes. Il avoit plus d'harmonie dans sa marche , & cet accord de principes (la première des qualités du second Ordre) tient notre plume en respect sur plus d'une erreur importante.

Ne fut-ce peut-être que ce traité de commerce qui a excité tant de murmures , & surtout ruiné l'industrie sacrifiée (1). Selon cer-

(1) Les Echevins de Lyon ont motivé la demande de secours au Gouvernement , pour prévenir l'émigration de quinze mille ouvriers , par le coup que le traité de commerce avec les Anglois avoit porté à leurs fabriques. Leurs réclamations sont imprimées.

tains observateurs (1), ce n'est encore qu'un mal d'opinion. Nous ne jugerons pas ce grand procès; mais il est impossible de dissimuler que jusqu'ici l'avantage est douteux & l'allarme réelle.

Ne fût-ce que pour avoir indirectement prêté la main à cette confédération germanique, bien mieux organisée pour nuire à la France qu'à l'Empereur. Car enfin, si la Hollande & l'Angleterre alliées appelloient ces Princes toujours prêts à courir où l'on paie, ils formeroient bientôt une armée qui occuperoit la France sur terre, pendant qu'Albion déploieroit ses forces maritimes sur les mers. Les vrais politiques, Allemands même, n'ont pas compris pourquoi le Cabinet de Versailles avoit favorisé cette démarche mal vue, mal

(1) L'Auteur des *Observations rapides sur la Lettre de M. de Calonne au Roi*, extrêmement bien instruit, comme tout le monde sait, fait honneur de ce traité à M. de Calonne qui n'y a eu aucune part. Au reste, il n'est pas prouvé que ce traité soit aussi onéreux à la France, puisque Londres voit aussi quelquefois des hommes qui font au Ministère Anglois les reproches que nous avons adressés au nôtre.

calculée , & vicieuse jusques dans son exécution. Comme allié de l'Empereur, comme ennemi naturel de l'Angleterre, comme prétendant à la première influence sur le Gouvernement des sept Provinces, il falloit s'y opposer. Heureusement que d'elle-même elle se dissoudra. Les Princes qui n'ont point d'argent ne guerroyeront pas; ceux qui en ont le mettront à couvert en se vendant à des Puissances étrangères. On a cru devoir respecter dans cette association l'ouvrage du grand Frédéric. Il y consentit, il est vrai, mais alors il comptoit déjà soixante-douze ans; & soixante-douze ans étoient un siècle, si l'on considère les fatigues, le travail, les peines, les agitations, qui remplirent cette brillante & orageuse carrière.

Ne fût-ce que pour avoir rallenti les secours destinés aux grandes Indes, où les forces angloises l'emportoient déjà sur les nôtres, avant qu'elles pussent se coalitionner avec les Souverains du Cap de Bonne-Espérance & de l'opulente Batavia.

Ne fût-ce que pour avoir mécontenté gratuitement la Cour d'Espagne dans deux oc-

casions importantes , ce qui fit dire au Comte d'Aranda, que les François étoient plus adroits, mais que les Anglois étoient plus habiles.

Le grand moyen de politique du Comte de Vergennes , comme son trait de caractère marquant (ce qui est presque synonyme) ; fut de ne jamais donner une réponse décisive. On lui propose de s'allier avec la Prusse , il répond : « Frédéric est vieux , les principes » de son successeur sont inconnus : avant de » traiter il faut s'instruire , mais c'est un moyen » que la France ne doit pas négliger ». La Cour impériale fait demander en 1778 , en cas que la Prusse s'oppose à ses projets , si on peut compter sur vingt-quatre mille hommes ou sur 24 millions , stipulés dans le traité de 1756. M. de Vergennes fait une belle dépêche, dont le résultat est que la France offre sa médiation. L'Empereur insiste , & ne se contente pas de belles phrases ; alors le Ministre répond que le Roi son Maître ne souffrira pas qu'aucune autre Puissance se mêle de la querelle survenue entre celles du Nord , & que si Sa Majesté veut accepter la médiation de Versailles , Elle sera contente des égards qu'on

aura à ses droits. Dans le même moment, la Cour de Potsdam réclamoit la garantie donnée au traité de Vestphalie pour le maintien de la constitution germanique. On lui répondit : « Que jamais la France n'avoit impunément » vu sa signature outragée » (1).

Le Vicomte de Stormond, Ministre d'Angleterre, demande officiellement si la France prétend soutenir les rebelles d'Amérique. M. de Vergennes répond ministériellement, « que le Roi de France n'a d'autre but que » de rendre le commerce libre pour toutes » les nations ».

On sent bien que cette indécision volontaire & calculée n'est qu'une forte nuance de la fausseté la plus consommée. L'habileté réussit, la finesse même quelquefois; mais presque toujours la fausseté échoue. Aussi lorsque dans cette même guerre de 1778 le Comte de Ver-

(1) S'il étoit permis de comparer la manière de traiter les affaires des Rois à une scène de Comédie, on croiroit voir Maître Jacques raccommoder Valere avec son pere, sous prétexte qu'ils se sont querellés sans s'entendre.

gennes essaya de traiter la Cour de Berlin comme il avoit traité la Porte , & le vieux Frédéric comme un Sultan , ses ruses étoient connues , ses caresses sans profit , ses menaces sans effet ; & pendant que ses dépêches astucieuses alloient essayer d'endormir le lion du Nord , déjà ses troupes marchaient vers les frontieres de la Bohême , & alloient tenter de surprendre la vigilance autrichienne.

Aussi un Prussien écrivoit-il : « On dit que » M. le Comte de Vergennes a une logique » politique turque , qu'il veut introduire en » Europe. Je ne crois pas que nous autres » Allemands l'adoptions ; nous tenons à nos » anciens usages , & en sommes contents ».

Si on parcourt l'Histoire , on voit qu'elle conserve avec une certaine estime , le nom de ceux qui ont su le mieux tromper. Sans citer Richelieu & Mazarin , les plus grands imposteurs politiques que Machiavel ait formés , les fourbes par excellence , peut-on nier que le Lord Chatam n'ait tiré ses principales ressources pour la guerre de 1756. , des ruses qu'il employa contre la légèreté françoise. Loïn de nous le coupable projet d'affoiblir le re-

gret du à sa mémoire. Je veux seulement rappeler que la politique n'est qu'un nom plus honnête donné à un commerce suivi de supercheries ou de trahisons, selon la nature des intérêts discutés.

On a dit de Pizarre (qui ne savoit pas lire), qu'il avoit réussi dans tout ce qu'il avoit entrepris, parce qu'à la ruse & à la dissimulation il unissoit la sagacité de démêler les desseins des autres.

Le Cardinal Ximenes, Cécil ministre d'Elisabeth, Elisabeth elle-même, le Comte de Murrai, régent d'Ecosse, Maitland, dont Robertson a dit que son adresse *dégenéroit en fourberie, & que sa pénétration étoit un mélange de subtilité & de raffinement* (1). Louis XI, qui

(1) Nous connoissons un Ministre fameux qui éclipsa dans l'Histoire les Ximenes, les Cécil, & servira aussi de preuve à notre assertion. Dès aujourd'hui nous pourrions le placer parmi les grands noms que nous venons de citer; mais nous craignons la réputation de flatteur, que nous craignons toujours, mais cent fois plus encore dans un moment où, quelque sujet que l'on traite, on s'adresse presque toujours à la Nation.

avoit tant de goût & d'estime pour l'artifice, qu'il n'osoit s'en vanter parce qu'il les tenoit pour des vertus, & mille autres anciens & modernes, trouvent chez les Historiens des éloges soutenus, parce qu'ils se sont joués de leurs semblables. Au reste, les François en général n'abusent pas de ce talent, & s'ils conservent quelque supériorité dans l'art de négocier sur les nations voisines, c'est qu'ils sont plus éloquens, plus aimables, plus tourmentés du besoin de réussir.

Ce défaut de sincérité chez le Comte de Vergennes se cachoit sous un air de bonhomie, qui, les deux premières années, déjoua les plus fins-courtifans. Il montrait une candeur domestique, il affectoit avec ses sous-ordres une simplicité qu'ils prenoient pour le développement d'une ame étrangère à son métier fallacieux. Il jouoit avec ses enfans, dans le secret des petits confits, racontoit toutes les particularités de son séjour en Turquie, (1) se livroit à cette gaieté pure

(1) Le Comte de Vergennes avoit le malheur de conter longuement & sans graces; ses plaisanteries étoient

& franche qu'on croit le partage exclusif des ames honnêtes : c'est un mérite éminent pour ceux qui sont en place , & un ridicule bourgeois dès qu'ils n'y sont plus. On croyoit , par une obligeante indiscretion , établir l'idée d'un si beau caractère. La simplicité est le fard des grands hommes. Archelaüs jouant aux noix avec ses enfans , attendrit. Les grands personnages ont l'air de se dépouiller de leur grandeur & de se remettre volontairement dans la condition des autres hommes. Ceux-ci s'honorent de cette condescendance & se pressent d'exagérer la hauteur de ceux qui descendent jusqu'à eux.

A cette bonhomie factice se joignoit une indifférence pour les critiques , qui n'est ja-

pas du meilleur ton , sa gaieté étoit triste : & malheureusement , comme cela arrive toujours , il avoit la manie de raconter , de plaisanter & de vouloir faire rire. L'Ambassadeur de Portugal disoit un jour à table chez lui , que le Roi son maître avoit été saigné quatre fois au pied. Il n'y a pas à se fier sur ces jambes-là , répondit M. de Vargennes , & crut avoir dit une si jolie chose qu'il la répéta pendant trois jours.

(41)

mais insensibilité , mais qui , chez les bons esprits , repose sur l'étude qu'ils ont faite des hommes , de la société , des Cours. Voltaire a prétendu quelque part , qu'il falloit conserver les couplets , parce qu'ils contiennent l'opinion du moment où ils ont paru , & par-là même font anecdote. On chantoit pendant les six premiers mois du ministère de M. de Vergennes.

Parlez-moi du tems présent
Pour la politique :
Vergenne est assurément
Un homme à rubrique ;
Querelleur ne fut jamais ,
Toujours il aime la paix ,
Vive un tel Ministre , ô gué ,
Vive un tel Ministre.

Chacun choisit ses héros ;
A la fantaisie ;
Pour moi , j'aime le repos
Autant que la vie.
Nous allons être à présent
Battus & jamais battant ;
Grace à de Vergennes , ô gué ,
Grace à de Vergennes.

Il laissoit chanter , Il laissoit les papiers

anglois s'escrimer sur sa marche tortueuse ; il laissoit Paris blâmer ses lenteurs, la Cour prononcer son incapacité ; & pendant ce tems , il jettoit les fondemens de sa fortune. Cette conduite vaut bien les efforts réitérés d'un de ses rivaux que chaque nouveau pamphlet jettoit dans le délire, & qui, dans les convulsions de son amour-propre irrité, invoquoit publiquement les places, les rubans, les distinctions comme autant d'égides contre la témérité d'un peuple ingrat, & sur-tout aimant à rire.

Conserver du sang-froid au milieu des succès, est déjà un assez grand effort. On est soutenu par le suffrage du petit nombre qui juge sainement ; mais ne pas s'en départir lorsqu'on a des torts à se reprocher, c'est le comble de l'habileté, car ordinairement on est toujours pressé de soutenir ses bévues. C'en étoit une au commencement de 1776 de proposer à la Cour de Pétersbourg une alliance offensive, où devoit aussi entrer l'Empereur⁽¹⁾, pour allier à la Pologne

(1) Les François devroient être guéris de ces sortes de traités. Le seul point intéressant à s'attacher de

la paix qui n'étoit pas troublée, & retenir le Roi de Prusse dans des limites qu'il ne peut pas à reculer ? Une telle opération demandoit à être méditée, hasardée par parcelles, & ne devenir publique que le jour du succès. Cependant on se mit dans le cas d'être refusé ; & sans l'adresse du Comte Panin, qui se rejeta sur la difficulté de l'exécution ; ce refus mouvé entraînoit un ridicule, taché que les Cours doivent éviter comme les particuliers. Cette affaire fut si mal conçue, si mal digérée, si mal négociée, qu'elle donna lieu à un traité de garantie mutuelle entre Vienne & Pétersbourg, garantie dont l'Europe voit les effets sur les bords du Danube. Le Comte de Vergennes sembla le vice de la spéculation, rappella son négociateur, & comprit qu'il falloit essayer les talens avant de les employer.

tribut d'estime qu'il leur a payé, en recherchant leur alliance, en adoptant leurs modes, en lisant leurs livres, en parlant leur langue, en leur confiant l'éducation de leurs enfans, en voyant leurs spectacles, en les prenant pour modèles du bon ton, de la conversation aimable, & de l'urbanité des mœurs.

On lui a reproché d'avoir donné des places importantes à des protégés qui n'avoient encore légitimé leurs prétentions par aucun succès. Dans les occasions, il faut souscrire à ses détracteurs, & se taire sur ce qu'il est impossible d'excuser. La beauté n'avoit plus d'empire sur lui ; mais l'intrigue, & sur-tout ce qu'on appelle vulgairement *le commérage*, dispoient quelquefois de sa volonté.

Ce fut une femme qui lui fit confier une négociation importante au jeune Arillemi. Non que le goût du plaisir eût survécu à son grand âge : mais ceux-même qui ont abjuré ces sortes de liaisons, trouvent encore quelque douceur à voir les graces complaisantes folâtrer autour de leurs cheveux blancs, désirer leur front rembruni par les affaires, & leur faire croire que la sagesse chez eux est une vertu de choix, & non les tristes fruits de la nécessité.

Ce fut encore une femme qui l'engagea à faire adresser une lettre du bureau des Affaires étrangères au sieur Panckoucke, entrepreneur du Mercure. M. Linguet avoit mal mené

M. de la Harpe, à l'occasion de sa réception à l'Académie Française. Le Comte de Vergennes se mêle d'une querelle d'Auteurs, & demande au Bibliopole, « qu'avant tout, il » ait à ne plus employer à cet Ouvrage la » personne qui a commis la faute, & qu'il lui donne l'assurance la plus positive de ne » plus lui confier la rédaction de son journal.

Un Ministre ne demande point à un Libraire, il lui enjoint. M. de Vergennes obéissoit à un ressentiment particulier, & dès-lors, il devoit être avare de l'autorité de sa place. Il s'expliquoit peu décemment sur un homme de lettres connu, qu'il métamorphosoit en stipendiaire. Il s'exposoit à une réponse désagréable, qui ne lui manqua pas, & dans laquelle on lui donnoit avec vigueur & avec respect des leçons méritées. Celui qui regle l'intérêt des Puissances du monde, ne doit pas se mêler du Mercure, lorsqu'il s'agit de la gloriole d'un Académicien. Il ne doit pas surtout ordonner une peine, si incroyablement disproportionnée à l'offense, même si elle

avoit été constaté. (1) M. Linguet avoit raison de dire, dans une lettre, où d'ailleurs il avoit beaucoup d'autres torts: « L'Aigle de Jupiter fait-il gronder la foudre de son maître, pour venger des fourmis, qu'un homme piqué par elles, peut écraser dans un pré? »

Ce trait, c'est-à-dire, l'injure que fit M. de Vergennes à M. Linguet, dérouté entièrement ceux qui observent son caractère. On ne retrouve plus la prudence du serpent & la timidité de la colombe. Pourroit-il lui paroître indifférent, de mécontenter un homme dont la plume éloquente avoit alors des parti-

(1) Il ne s'agissoit de rien moins que de perdre la propriété d'un Journal ; car il est à celui qui le compose, & non à celui qui l'imprime. La preuve est qu'il n'a plus existé depuis le triomphe donné au Litteraire. Si chaque Auteur d'une épigramme, contre M. de la H. . . devoit perdre sa place, ou le droit de continuer ses ouvrages, il n'y auroit peut-être pas dix Gens de Lettres en activité à Paris, ce qui, soit dit en passant, ne prouve pas contre les talens de M. de la H. . . mais contre sa manière d'être.

sans : un homme entouré d'une double espèce de victimes ; celles que son ressentiment avoit égorgées , & celles qu'il avoit sauvées du glaive de la loi abusée. Une vérité cruelle pour les gens en place , & qui a bien de la peine à pénétrer dans leur ame , c'est qu'ils préparent leur chute , ou se condamnent à l'oubli en persécutant ou même en négligeant (car la négligence affectée est une espèce de persécution pour le génie.) les dépositaires de la renommée.

En vain on joue le mépris, en vain on emploie des expressions avilissantes, telles que folliculaires, petits auteurs, écrivains à la douzaine. Les Princes, & les gens en place, arrivent à la postérité avec le bien & le mal qu'en ont publié leurs contemporains penseurs. Les gens de lettres ont remis Richelieu à sa place, après l'avoir ridiculement loué, & rendu à la sienne Henri IV, presque méconnu pendant les cinquante années qui suivirent sa mort. Turgot ne mourra point. Necker ne vivra pas. Le silence. (1).

(1) Que dis-je le silence ? Ou permit à je ne fais que

de l'insensible patrie de Frédéric , retombera sur elle. Le Prince qui laisse les lettres sans protecteur , abjure la renommée , déclare à la face des Nations , qu'il n'a nul droit au souvenir des mortels. Et qu'est-ce que peut être un homme pour qui la gloire n'est pas un besoin ? Revenons à M. Linguet , qui a donné lieu à cette digression. Il se vangea , & dans cette occasion , eut pour lui la galerie ; l'on n'en crut pas M. le Comte de Vergennes , lorsqu'il assura que cela ne lui alloit pas au cœur. (1)

On ne lui pardonnoit pas non plus , d'aimer les petits moyens. Pour réchauffer les courtisans des américains , il fit défendre de parler dans les cafés de Paris , de leurs suc-

écrivain d'insulter à ses mânes deux fois par mois. Son nom n'a besoin ni de bronze , ni de marbre pour être immortel , & le reste de l'Europe le venge bien de l'ingratitude des siens.

(1) Le Roi tenoit dans ses mains un cahier des Annales. M. de Vergennes parut : avez-vous encore à cœur , lui dit Sa Majesté , les sarcasmes de cet Ecrivain ? *mon Sire , ils n'ont pas porté jusques-là.*

cès ou de leurs défaits. C'étoit le moyen de réveiller l'enthousiasme, en faveur de la liberté, & conséquemment de ses martyrs.... Je ne fais quelle raison l'avoit brouillé avec le Comte d'Estaing ; il raya de sa main, fut l'épreuve de la gazette, un article qui rendoit un compte glorieux d'une opération de cet Amiral ; ce qui fit dire au Comte de Maurepas, que la trompette valoit mieux que la plume..... Que de tentatives auprès de la Cour de Naples, pour affoiblir ses liaisons avec la Cour de Russie, dans la crainte que les Anglois ne tirassent quelque avantage de la Marine Russe ! Ces manœuvres obscures contrastent étrangement avec vingt quatre millions de sujets, cinq cents millions de revenus, le plus beau site, les côteaux, de Bourgogne, de Champagne, & une industrie toujours renaissante.

Tels ne devoient pas être en effet les efforts d'une vaste administration. Mais aussi ne sommes nous point trop difficiles ? Où trouver un homme pour cette place qui s'empare d'une des plus nobles fonctions de la royauté, qui ne se borne pas à une contrée, mais s'é-

tend jusqu'à l'extrémité du globe ? Ceci n'est point une fastueuse exagération. Pour se décider sur le parti à prendre au mois de Décembre 1787 avec l'Angleterre presque menaçante , ne falloit-il pas aussi bien connoître la situation dans l'Inde , que les forces de sa marine à Portsmouth & à Plimouth ? Qu'est-ce en effet qu'un Ministre des Affaires étrangères chez une des grandes Puissances de l'Europe ? Un homme d'une trempe d'esprit que rien n'intimide , & qui cependant n'adopte pas avec trop de facilité les grands projets dont l'imagination jouit à l'instant qu'elle les conçoit , soutenu par le noble desir de parcourir la carrière avec gloire , & persuadé du danger de trop hâter les succès ; tendrement attaché à sa patrie , sans être esclave des préjugés qui en font , aux yeux de bien des gens , l'asyle exclusif des talens & de la capacité. Combien de genres de culture ne doivent pas avoir enrichi un si beau fonds ? La connoissance des hommes qui se prend dans l'histoire , comparée avec ce qui se passe sous nos yeux ; des choses qui tiennent à l'observation ; des intérêts multipliés qu'il faut sans cesse peser ; du passé qui

renferme dans son sein les traités faits , altérés ou rompus ; les projets abandonnés , repris , bien ou mal exécutés , tour-à-tour remis en vigueur ou proscrits. Que d'espèces de talens sont nécessaires pour paroître avec un certain éclat , ou du moins inspirer de la confiance ! Précision dans le style , clarté dans les idées , éloquence dans la parole , énergie dans le caractère ; formes séduisantes , empire sur ses mouvemens , activité d'exécution , sang-froid dans les crises , solidité de jugement , finesse de tact , l'art de cacher tant d'avantages & d'en laisser voir assez pour intimider ceux avec qui l'on traite. Tant de présens du ciel ne sont rien encore sans le talent de les employer. C'est-à-dire , maintenir la dignité des Rois sans leur immoler trop de victimes ; se défier de la foiblesse qui temporise & double les maux en retardant le remede , & se défier plus encore de la précipitation que le vulgaire , ami des événemens , prend pour le coup-d'œil du génie ; surveiller les mouvemens des Cours en protestant contre le ministère injurieux de l'espionnage ; dans les périodes tranquilles pénétrer dans les Arsenaux de ses ennemis ,

préparer les moyens de défense , ne regarder tout traité de paix que comme une suspension d'armes , & dans les orages des crises appeler la fermeté qui résiste aux obstacles combinés , la multiplicité des ressources qui lasse l'envie , l'ambition même , le courage de l'ame qui brave le malheur ; l'art difficile de profiter des succès , de prévoir les revanches , de réparer les échecs , de préparer la vengeance , de soutenir une humiliation passagere , l'art plus difficile encore d'inspirer une haute estime a l'Europe , d'allarmer ou inquiéter ses rivaux , de rassurer ou d'enorgueillir ses alliés ; l'art presque surhumain de faire rejallir sur son maître l'éclat de ses propres talens , & de persuader aux Nations voisines que tant d'avantages ne sont que le résumé des talens en exercice dans le pays qu'on habite (1). A cet ensemble pres-

(1) Plus d'une personne , en lisant ce portrait , dira qu'il convient mieux à un premier Ministre qu'à celui des Affaires Etrangeres. Est-ce qu'un Ministre des Affaires Etrangeres n'est pas dans la réalité le Ministre principal ? S'il ne l'est pas , il est bien peu de chose. Les noms ne font rien. C'est l'espece de travail qui distingue les hommes.

que chimérique , il faudroit pouvoir joindre la décence des mœurs , un désintéressement reconnu de ses ennemis mêmes ; plus d'indifférence pour la gloire du moment , que pour le suffrage de la postérité ; l'amour du travail , de l'ordre , du bien ; la simplicité , trait caractéristique des grands hommes ; enfin cette philosophique insouciance de la censure injuste , censure au - dessus de laquelle on ne se met qu'après être parvenu à une chose bien aisée en apparence , bien difficile en réalité , *l'estime de soi-même*.

Mais revenons au Comte de Vergennes, qui ne nous a pas fourni tous les traits de ce tableau. Il n'étoit pas doué d'un esprit extraordinaire , mais il avoit une excellente routine. Averti par les frondeurs (quelquefois utiles) des fautes vraies ou idéales de ses prédécesseurs , il s'étoit fait une marche qui , sans être absolument sûre , étoit cependant assez solide. Il savoit qu'il falloit haïr les Anglois , conserver l'Espagne , ne pas heurter l'Empereur , bien vivre avec la Prusse , gagner les Hollandois , protéger les Turcs , se défier de la Russie , solder la Suede , tenir Rome en

respect , soutenir l'Amérique naissante , payer la Suisse , surveiller les Colonies. Tout ce qui contrarioit ce cathéchisme politique, trouvoit chez lui une résistance qui s'affoiblissoit ou se renforçoit en raison des circonstances.

L'amour de la Patrie , ce sentiment énergique , qui jadis a enfanté des prodiges , & touche malheureusement au ridicule depuis que les Rois prodiguent le sang pour des querelles étrangères , & prêtent indifféremment leurs sujets aux deux partis, ce sentiment , dis-je , étoit froid chez M. de Vergennes. Il avoit été lié avec le Chancelier Maupeou dont il faisoit les principes avec avidité. De là son aversion pour les Parlemens , & son penchant aux partis sévères. Il évitoit de se compromettre avec ces grands Corps qui ne haïssent jamais impunément , mais il nourrissoit avec adresse l'éloignement du Souverain pour ses prétendus Co-Administrateurs qui, sous prétexte d'exister par la loi & pour la loi, finiront par ne plus exister , ou par renverser leur rivale (1). M. de

(1) Les Parlemens disent que leur devoir est de veiller sans cesse sur les besoins des peuples . . . de rallier la

Vergennes se déclare contre la liberté de la presse , comme fera tout Ministre borné dans ses vues , & pourvu de connoissances médiocres. Il redoutoit ces grands traits de force & de lumieres que répandent sur tout le globe des ouvrages conçus par le génie aux pieds de l'expérience. Cette timidité inséparable des

puissance royale à la justice. Cela suppose qu'elle s'en éloigne , & qu'elle a besoin d'un Mentor qu'ils sont la loi vivante aux pieds du Trône. Eux-mêmes ont dit cent fois que le Roi étoit la loi vivante. Il y en a donc deux : il y a donc deux puissances égales Les Rois regnent par la loi , la loi est au-dessus de tout , le Parlement est la loi vivante. Le Parlement est donc au-dessus de tout , & conséquemment le véritable Roi. Les Parlemens ne sont qu'un en divers ressorts ; ainsi celui de Pau a autant d'autorité que celui de Paris ; ainsi il y aura quinze Rois dans le Royaume qui ne feront qu'un , ce qui est très-clair & très-vraisemblable. Cette anarchie parlementaire ne peut pas durer. C'est dommage que ces Corps soutiennent une bonne cause avec les ressorts du despotisme. Tout ce que contiennent les remontrances contre les lettres de cachet est incontestable. Pourquoi mêler à des vérités si utiles des principes ambitieux , & paroître ne faire le bien que pour étendre son autorité ?

petits caractères gâtés de bons principes. Les hommes foibles imaginent que leur réputation est à la merci du premier barbouilleur de papier qui voudra sortir de la foule à la faveur d'un nom connu ; ils supposent aux hommes un respect invincible pour ce qui est imprimé, comme si ce qui se lit frappoit un coup plus direct que ce qui se dit. Le pamphlet le plus satyrique ne l'est pas autant que la conversation de quelques mécontents réunis dans les cercles prétendus politiques. Que ne se racontent-ils pas dans ces entretiens privés où l'extérieur de la sagesse rassure les indiscrets, & où le desir d'être instruit pardonne aux fougues de l'emportement. (1) Malgré la licence portée à son comble depuis dix ans, l'ouvrage le plus cynique ne contient pas ce que m'ont appris certains Comités politiques. Combien de gens en place auxquels les soupers ont in-

(1) Il y a trente maisons où des hommes *sûrs* préfèrent au spectacle, au jeu, aux promenades, le plaisir de fronder à huis clos, de mettre les Ministres en pièces, & d'enregistrer toutes les sottises des Bureaux, j'ai pensé dire des Conseils.

finiment plus nuï que les libelles ? Ceux-ci ont l'air d'un projet de méchanceté contre lequel l'honnêteté se tient en garde ; les soupers invitent les convives à la franchise. Il semble alors que c'est la surabondance de la gaité qui s'échappe.

A l'énergie du caractère , à l'incébranlable fermeté , le Comte de Vergennes suppléa par une extrême souplesse. Croiroit-on que des moyens si différens conduisent au même but ? Ce n'est pas un paradoxe. Peut-être vaut il autant se plier aux événemens , que de les forcer. Celui qui trompe son ennemi est encore plus sûr de la victoire , que celui qui veut l'acheter par le combat. C'est à regret que nous retraçons de tels principes. Qui sent en soi les germes d'un grand homme , doit les abhorrer. Qui n'est qu'un Ministre habile & laborieux , doit malheureusement les employer avec une adroite économie. Pendant que M. de Vergennes envoyoit des fusils , de l'or , des Artilleurs aux Américains , il proposoit au cabinet de Saint-James d'abandonner les rebelles, s'il vouloit laisser augmenter la Marine Fran-

çoise & retirer le Commissaire de Dunkerque. Je fais que cette duplicité est infiniment blâmable : mais je fais aussi que c'est par elle que l'on opère les révolutions les plus inattendues.

Le tableau de son administration nous montre cependant des instans où il ne fut pas sans nerf. M. le Comte de Lasçi arrive à Paris en 1778. Le prétexte étoit pour régler une affaire d'étiquette ; la vraie raison , pour tenter une réconciliation entre la France & l'Angleterre à qui l'Amérique alloit échapper sans retour. Georges III , en qualité d'Electeur d'Hanovre , avoit réclamé la médiation de l'Empire. M. de Lasçi trouva un mur d'airain dans M. de Vergennes. Celui-ci même le ramena à son propre sentiment : mais quelques traits particuliers ne laissent pas moins subsister la nuance dominante. Nous nous efforçons de le peindre ressemblant , mais non d'affoiblir ce qu'il eut de bon. Nous nous rappelons ce que disoit un grand connoisseur (le Comte d'Aranda). Je cause avec M. de Maurepas , je négocie avec M. de Vergennes.

Les formes de ce Ministre n'étoient ni aimables, ni soignées (1), mais assez importantes. Pourquoi ? C'est que tout homme qui trouvera une retraite au milieu de la Cour, & fera passer pour une vertu de reflexion son indifférence pour les femmes & pour les spectacles, qui se donnera les dehors graves d'un homme appliqué & sera réputé étranger à toutes especes de tracasseries, persuadera que, livré à la chose publique, il ne quitte pas un moment les affaires de l'Etat (2). M. de Ver-

(1) C'est aujourd'hui ce qui fait réussir. La tête haute, le regard insolent, la dureté pratique. Il faut mépriser en public, & rechercher en secret les organes de la renommée. Un air profondément rêveur annonce le génie en travail, & celui qui n'écoute même pas, tient à une juste distance le reste des humains. Un pareil Ministre contraste un peu avec un Roi qui relève ses sujets tombant à ses pieds. N'importe, un grand homme doit avoir une marche particulière.

(2) Le vulgaire veut que les hommes d'Etat soient graves. MM. de Choiseul, de Maurepas, de Calonne, eussent joui d'une plus grande réputation, s'ils n'avoient pas eu celle d'hommes aimables. Je ne fais s'il en coûte de reconnoître dans le même individu des talents

gennes s'étoit si bien acquis cette réputation ; que dans une de ces facéties que la Cour invente pour se dérober à l'ennui, on le représenta comme accablé sous le fardeau du travail. Il s'agissoit de masquer tous les Ministres, & d'autres personnages importans. La Reine devoit deviner & reconnoître les masques ; le Comte de Vergennes fut représenté portant le globe sur la tête, une carte d'Amérique sur la poitrine, & une d'Angleterre sur le dos. Il est tel Ministre qu'on eût pu représenter portant le globe sur la tête, une carte d'Amérique sur la poitrine & une d'Angleterre sur le dos. Il est tel Ministre qu'on eût pu représenter tenant dans la main la ceinture de Vénus & jouant avec le carquois de son fils.

« Dans une autre occasion une femme de la
» Cour, vieille & laide, s'étant approchée
» dans une parure trop brillante pour son âge

si divers ; mais il semble qu'on a juré de n'accorder les avantages de la solidité qu'à ceux qui auroient une teinte de pédanterie ; ou les agrémens de la vie sociale qu'à ceux qui déclarent n'avoir nulle prétention à la considération que donne la grande capacité.

» & sa figure , de la table du Roi , MONSIEUR
» lui demanda brusquement & avec un air de
» mépris , ce qu'elle vouloit ... Hélas ! ce que
» je veux , je veux prier le Roi de me faire
» parler à M. de Vergennes. Le Roi en riant
» de bon cœur avec tout le monde , a pro-
» mis à cette séptuagénaire de lui procurer
» l'audience du Ministre encore avant qu'elle
» mourût ».

Ces événemens , quelque peu importans qu'ils paroissent , révelent les opinions , à la Cour sur-tout , où les mêmes ne sont jamais sans but & sans une pointe de méchanceté.

Avec des talens si médiocres , le Comte de Vergennes jouoit cependant un rôle dans l'Europe. Sa mort a mieux servi le Stathouder que les Hussards Prussiens. Peu importe aux Nations qu'un Ministre ait plus ou moins de génie : ce don céleste est si singulièrement évalué , on a si rarement occasion d'en faire un usage marqué ; mais chacun rend hommage à l'expérience. C'est à ce titre que les noms de quelques grands personnages en Europe réveillent l'estime , tels que MM. de Kautitz , d'Hertzberg , de Florida Blanca , de

Rangone (1) & d'Aranda. Pourquoi n'associe-t-on pas le nom de Vergennes à ces noms répétés avec complaisance par la renommée ? C'est qu'il ne l'a pas mérité. Le public si souvent prévenu , si souvent insulté , ordinairement exagérateur , finit toujours par être juste. Le Duc de Choiseul avoit de grands talens , M. Turgot de grandes connoissances , M. de Vergennes une médiocrité imposante , M. de Maupeou une fermeté despotique , M. de Calonne une facilité impardonnable. Tout cela est reconnu , de même que la prodigalité du premier , le penchant décidé aux projets chez M. Turgot , la tergiversation du Comte , les basses menées du Chancelier , la dissipation du Ministre , d'ailleurs bien mal

(1) Il semble que MM. Pitt , Acton , Fox , Burke , doivent être placés au-dessus , & soient destinés à laisser un plus grand nom dans les fastes de l'Histoire. Mais c'est ce qui ne peut encore que se présumer. On fera sans doute étonné de ne pas trouver ici un nom qui éclipsé tous les autres. C'est que quand on est au-dessus de tout ce qui a existé , c'est une espee d'injure qu'on nous fait que de nous confondre avec les plus grands hommes.

jugé. Choiseul & Maupeou sont de brillantes ressources pour l'Histoire; Turgot & d'autres, d'amples sujets de discussion. On citera l'époque du ministère de Vergennes & de Calonne (1), mais non leur ministère. L'indépendance de l'Amérique devoit illustrer à jamais le Comte de Vergennes; mais la manière dont il y a travaillé semble ne lui en pas laisser tout l'honneur, si tant est qu'un accès de délire dans une administration doive être imputé à la gloire de la nation rivale qui en a recueilli les effets.

Pourquoi la réputation de ce Ministre ne lui a-t-elle pas survécu, quoiqu'il ait certainement laissé un grand vuide? Il est difficile d'en assigner la vraie cause. Peut-être

(1) Le Parlement de Bretagne a dit : « il a trahi la confiance du Roi; il a fait pour long-tems le malheur de la patrie . . . Nous nous arrêtons. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'attirer sur lui le glaive des loix ». (Arrêté du Parlement). Vous faites pis cent fois. Il vaudroit mieux le livrer à la sévérité des loix que de publier des accusations vagues & qui n'ont pour fondement que la rumeur publique. Quelle conduite pour des Magistrats !

commençoit-il à être connu ; peut-être le public honteux d'avoir si imprudemment vanté son désintéressement, s'en est-il vengé par un silence cruel. Comme ses qualités tenoient plus de place que ses talens dans l'opinion publique, elle crut n'avoir plus rien à dire.

Il se trouva alors un contraste frappant. M. de Calonne accusé, ou du moins véhémentement soupçonné d'avoir échangé avec adresse, d'avoir dirigé l'opération des monnoies à son avantage, d'avoir dissipé avec une indécente profusion, part & se retrouve avec une fortune si médiocre, qu'il faut avoir recours aux rentes viagères (1), non pour dépenser comme il avoit administré, mais pour vivre avec aisance. M. de Vergennes, le huitième sage vanté pour son désintéressement part aussi, mais laisse des trésors dont le Roi a été obligé de purifier la source pour effacer

(1) On a même assuré que c'étoit un mariage non public avec une dame très-riche, qui l'avoit empêché de tomber du faite de l'opulence dans le besoin. Nous ne sommes pas assez instruits pour rien affirmer. Mais quiconque a connu M. de Calonne, ne trouvera rien d'incroyable dans cette anecdote.

la tache qu'ils auroient imprimée à celui dont il avoit fait son ami. A Dieu ne plaise que nous inculpions ce Ministre. Il ne nous paroît pas même impossible d'accumuler dix ou douze millions avec de l'économie, & ce que vulgairement on nomme *du bonheur*, d'autant mieux qu'il s'étoit permis quelques spéculations de commerce, que peut-être les circonstances avoient favorisées (1).

M. de Vergennes passe pour un homme religieux & presque dévot ; il seroit aisé de le laver de ce dernier reproche (2). Non,

(1) « Au milieu des cabales & des intrigues, M. de Vergennes va toujours son train, & il a l'adresse de ne se mêler que des affaires de son département. On dit qu'il fait aussi les siennes assez bien, & que les fonds qu'il a mis en commende dans le commerce de l'Amérique Septentrionale lui ont déjà rendu plus que son premier capital.

(2) Le Roi, dans son cœur, n'approuvoit pas tout ce qu'il faisoit dans la guerre d'Amérique ; & lorsqu'on lui présentoit quelque chose à signer, on assure qu'il a dit : *Faut-il que des raisons d'Etat m'obligent à signer ce que je ne pense pas ?* Mais le Comte de Vergennes a tout pris sur sa conscience. Vous observerez que ce Ministre

la religion faisoit seulement partie de ses mœurs. Au reste, si le bigotisme est une foiblesse, la pratique raisonnable d'un culte éclairé, la fidélité tolérante aux dogmes, prouvent un excellent esprit & font partie de l'éloge du sage. Le Comte de Vergennes ne connut jamais la chaleur frénétique de ce dénonciateur juré, répandant l'alarme publique, invoquant hautement la persécution qui s'éloigne, mais ne disparoit jamais, blasphémant la raison sous prétexte de venger la foi ; & s'il a mis des entraves à la censure, ce n'est que pour les affaires politiques, effet de cette timidité que l'on conserve jusqu'à la fin de ses jours, parce que les fots qui la prennent pour la sagesse, la vantent comme l'apanage de l'âge mûr

Un homme de sens a terminé un ouvrage bien pensé par cette peroration :

« O toi, (1) qui viens d'être enlevé de la France & à l'univers, après une vie con-

est un dévot ; il va tous les jours à la Messe, & c'est vous en dire assez.

(1) Influence de la découverte de l'Amérique, p. 35.

» sacrée toute entière à l'utilité publique, &
 » consumée dans des travaux glorieux & pé-
 » nibles, ministre chéri d'un Roi citoyen,
 » descends pour confondre ces vils dérac-
 » teurs du genre humain, qui croient que la
 » vertu ni le bonheur ne peuvent plus habi-
 » ter parmi nous. Tu l'as dissipée cette po-
 » litique insidieuse, jalouse & souvent
 » cruelle, qui ne savoit que détruire & di-
 » viser, pour régner sur des ruines; & tu as
 » fait revivre les loix de la nature, de la jus-
 » tice & de la bonne foi. Tu les as tissus ces
 » noeuds sacrés, qui doivent à jamais unir les
 » nations: tu l'as préparé ce jour heureux
 » où les deux mondes toucheront au faite
 » de la véritable opulence, en s'enrichissant
 » mutuellement des fruits de leur sol & de
 » leur industrie. Si ta présence nous est ravie
 » pour toujours, ton génie nous reste. Qu'il
 » préside encore à nos conseils, & qu'il soit
 » le garant d'un ordre plus prospère & de la
 » félicité de tous les peuples! »

C'est M. de Vergennes, fauteur des trou-
 bles de Hollande pendant six années, qui a

dissipé cette politique, qui ne savoit que *diviser*.....Il n'y avoit rien d'*insidieux* à envoyer aux Insurgens les frégates de M. de Beaumarchais, ou du moins des cargaisons de fournitures avariées, des munitions éventées, de vieux fusils donnés pour neufs, à leur prêter des officiers propres à plier le courage sous les rigueurs nécessaires de la discipline... Détacher treize colonies de la Métropole, désunir sept provinces pour embarrasser leur gouverneur, trop docile à des intérêts étrangers, armer tous les cabinets de l'Europe contre une nation prospère & superbe, *c'est faire revivre les loix de la nature, de la justice & de la bonne foi*. N'est-il pas vraiment étonnant que les hommes, si enclins à médire, si prompts à avilir, si adroits à déprimer, passent si facilement d'un excès à l'autre. Se mettent-ils à louer, ils ne connoissent plus de mesures.

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est
» aimable ».

Depuis que l'énergie de style est à la mode,

depuis qu'on ne veut plus que des traits fortement prononcés, il est rare de trouver un ouvrage qui se pique de frapper juste. M. Thomas est le premier qui dans ses éloges ait peint des géants. Ses pensées sublimes, un style plus que fleuri ont entraîné sur ses pas une foule d'imitateurs. Plutarque avoit une maniere opposée & a percé la nuit des âges. Sans continuer un parallele qui seroit peut-être assez piquant, je me renfermerai dans le développement de cette réflexion. Nous avons des ouvrages fortement pensés, éloquens comme les Philippiques, mais qui vont au-delà du but.

Pour demeurer dans le vrai, il faut intérieurement laisser refroidir son imagination, affoiblir la vigueur des termes, diminuer les figures, s'entendre avec l'auteur pour n'attacher à sa pensée qu'un sens proportionné aux vertus humaines. Un homme de beaucoup d'esprit a dit, dans un ouvrage estimable, que M. Turgot étoit « un homme » à qui la nature avoit donné une raison supérieure, avec des principes & des vertus qui n'étoient qu'à lui, & dont le genre

» avoit devancé son siècle assez pour en être
 » méconnu. » N'y a-t-il pas là une exagération
 qui fait de M. Turgot une espèce d'être
 imaginaire? Ses principes étoient ceux d'un
 esprit éclairé & d'une âme ferme; ses vertus,
 le défintéressement & la bienfaisance. Mais
 il a eu, il a, il aura des émules dans ces
 grandes qualités. Ce génie, qui a devancé
 son siècle, est une expression à la mode. Il
 n'a rien inventé, ce qu'il a voulu exécuter
 avoit été discuté avant lui. J'ai choisi un des
 hommes les plus dignes d'être loués, pour
 montrer que l'on peut desservir son héros en
 voulant trop l'élever.

Nous terminerons cette notice, en obser-
 vant que tout ouvrage de ce genre est un
 hommage à celui qui en est le sujet. Il n'est
 venu dans l'esprit de personne d'écrire quel-
 que chose sur M. de Laverdy; & l'on s'est
 contenté de dire du Duc de la Vrillière:

« Ci gît un homme très-commun,
 » Qui parut sous trois noms, & qui n'en laisse aucun »

Si nous avons également rapporté le bien & le mal, c'est que nous n'avons pas prétendu faire une oraison funèbre, mais nous rapprocher autant qu'il est possible de la vérité.

Ce n'est pas pour les morts qu'on écrit. Nos opinions, telles qu'elles soient, ne pénètrent pas la tombe insensible où ils reposent. Mais leurs actions peuvent devenir une leçon pour ceux qui les remplacent, ou du moins fournir l'occasion de dire que l'on observe, quoique l'on se taise, que tôt ou tard la disgrâce ou le mal déliera la langue de ceux qui distribuent le blâme & la louange.

Le Comte de Vergennes laisse l'idée d'un homme sage, laborieux, ami de la paix, religieux, occupé de sa famille, passablement instruit; tout cela ne fait pas un homme bien distingué, mais aussi il ne doit pas rester sans éloge. Il nous eût été plus agréable de n'y pas mêler des observations amères. Sa mémoire n'y eût rien gagné, & ce petit Ouvrage eût été sans lecteurs, & la vérité demeureroit in-

(72)

sensiblement sans organes. Malgré nos recherches, nous ne nous flattons pas de l'avoir toujours saisie; mais au moins nos efforts sont-ils un hommage que nous lui avons publiquement rendu.



A N E C D O T E S ,

*Dont la plupart peuvent servir de
Pièces justificatives.*

LE Duc de Choiseul soutenoit les confédérés de Pologne. M. de Vergennes les abandonna à eux mêmes, convaincu qu'il étoit plus avantageux à la France que les trois Puissances co-partageantes eussent ce prétexte de dissension , que si la Pologne eût demeuré tantôt sous les loix d'un Prince d'Allemagne, tantôt sous celles d'un Gentilhomme couronné. Il prétendoit que l'agrandissement de la Prusse étoit une chimere, & qu'une armée & un trésor n'étoient pas un royaume. Jusqu'à quel point avoit-il raison ? C'est ce que nous laissons à d'autres à examiner.

M. de Vergennes promit à Messieurs Franklin & Deane , qu'au commencement de l'année 1778 , ils seroient traités & reçu

comme Ministres Plénipotentiaires du Congrès. Lorsque le Vicomte de Stormont fut instruit de ce plan, il dit tout haut : « j'espère » que cela ne se fera pas en ma présence, & » qu'on n'aura pas la hardiesse de me manquer » à ce point. » M. de Vergennes auquel il s'en expliqua avec vivacité, lui répondit avec sang froid : « On en parle beaucoup, mais je » ne vois rien s'effectuer. Si cela arrive, l'An- » gleterre & la France seront également surprises.

Il étoit question d'un traité de commerce entre la Cour de Berlin & les Etat-Unis. Cela même étoit fort dans le gout du feu Roi de Prusse. Messieurs de Sartines & de Vergennes s'y opposerent. « Ces Ministres avoient leurs rai- » sons. Ils ne vouloient pas laisser passer dans » d'autres mains, des bénéfices qu'ils pou- » voient faire eux-mêmes, ou du moins par » ceux qui agissoient en leur nom. On préten- » doit, & non sans quelque fondement, que » les deux Ministres avoient des fonds consi- » dérables dans les envois qui se faisoient en

» Amérique , & que pour en assurer les
» retours, ils profiterent des circonstances qui
» appellèrent la guerre. »

Le Comte de Vergennes s'opposa constamment à ce que le Roi se mêlât de l'affaire de Baviere, malgré les instances réitérées de la Cour de Berlin, qui réclamoit notre garantie stipulée dans le traité de Westphalie. » Depuis cent cinquante ans, disoit-il, on a porté tant d'atteintes à ce traité, qu'il faudroit faire une guerre générale pour obliger toutes les Puissances à rendre ce qu'elles ont usurpé les unes sur les autres, sans nul droit quelconque. » Peut-être avoit-il raison sur le traité de Westphalie, mais il avoit tort de consentir à l'agrandissement de la maison d'Autriche.

La Cour d'Espagne, qui craignoit que ses Colonies n'imitassent un jour les Colonies.

Angloises ; n'approuvoit pas le projet de soutenir les rebelles , & de reconnoître des Ministres Plénipotentiaires. M. de Vergennes en vint au point de dire , que s'il falloit choisir entre le pacte de famille & l'indépendance , il n'y avoit pas à balancer , & appuya son avis au Conseil de tant de raisons , que l'on envoya à l'Ambassadeur de France des instructions décisives. Depuis cette époque , la Cour d'Espagne ne traita pas M. de Vergennes avec beaucoup de distinction.

On écrivoit en 1778 : « le Comte de Vergennes a l'espoir d'être sous peu le Doyen du Conseil & des Ministres. Le Comte de Maurepas l'a recommandé au Roi comme l'homme de son royaume qui connoît le mieux les intérêts des Puissances , comme un grand travailleur & le meilleur Géographe de l'Europe. Effectivement ce Ministre a la mémoire heureuse ; il fait sur le bout de son doigt le nom des villes , des bourgs

(77.)

↳ & des hameaux de tous les pays ; il amuse
↳ le Roi qui l'appelle son nomenclateur ».

Dans un pamphlet satyrique intitulé *la Cassette verte*, où tout n'est pas vrai, où tout n'est pas faux, on trouve un compte des profits & pertes de Messieurs de Sartines, Vergennes & Francklin, qui donna lieu dans le tems à beaucoup de conjectures. Malgré les indications répétées dans les brochures du tems, nous pensons que M. de Vergennes étoit trop adroit pour mettre au hasard une partie de sa fortune & de son honneur.

On avoit fait le quatrain suivant pour mettre au bas du portrait de M. le Comte d'Estaing :

Albion redouta son bras & son génie ;
Vengeur du nom François, Général & Soldat ;
Il sut combattre avec éclat
Les Anglois & la calomnie.

Un vil flatteur qui savoit que le Comte de

(78)

Vergennes n'aimoit pas le Comte d'Estaing,
fit cette parodie :

La France redouta son orgueil & sa tête :
Bien moins Général que Soldat,
Il se pavana comme un fat
De la plus légère conquête.

Cette méchanceté n'ôte rien au mérite de
M. le Comte d'Estaing, & sert à expliquer
quelques époques de la guerre de 1778.

M. de Vergennes avoit répondu au Minis-
tère Britannique : « que, sans penser à la
» guerre, l'exemple du passé invitoit à se
» mettre en garde contre quelque subite ag-
» gression ». Cette réponse vague, épigram-
matique ne contenta pas la Cour de Saint-
James. Dans le même tems, on répandit le
bruit que l'Angleterre envoyoit trois vais-
seaux de guerre au banc de Terre neuve pour
enlever les bâtimens pêcheurs appartenans à
la France, pour les rendre le jour qu'elle
retireroit ses secours aux Américains. Ce
bruit, qui n'étoit qu'un propos, troubla tel-

(79)

lement la tête octogénaire du Comte de Mau-
repas , qu'il y eut une rixe assez forte entre
lui , le ministre des Affaires Etrangères , &
M. de Sartines.

Voici le passage de la fameuse lettre de
M. Linguet : « Pour vous , M. le Comte , qui
» avez été enterré vingt ans dans la mer Bal-
» tique & dans la mer Noire , on vous a ap-
» pélé dans un pays dont vous ignorez entié-
» rement les intrigues , de sorte que vous êtes
» plutôt un Ministre étranger , qu'un Ministre
» des Affaires étrangères ». Cela n'est pas fort
insultant , parce que cela n'est pas juste , & qu'il
n'y a que la vérité qui désespère. D'ailleurs ,
un calembour affoiblit les injures comme les
raisons.

M. de Vergennes ayant refusé les vingt-
quatre mille hommes ou les vingt-quatre mil-
lions stipulés par le Traité de 1756 avec la ma-
ison d'Autriche , un grand personnage de la

Courbouda. M. Necker répondit qu'il n'avoit apporté aucun obstacle. Quoi ? lui dit le Ministre des Affaires étrangères, vous n'avez pas de quoi suivre ce qui est entrepris, & vous avez de quoi entreprendre ce qui n'est pas nécessaire. Il se tut.

Dans une piece de vers intitulée, *Stances sur les insurgens*, on lisoit :

Entre nous, ces fameux Athletes
Que vous accablez de lauriers,
Leurs vertus sont dans les gazettes,
Leurs vices sont dans leurs foyers.

Vous voyez leur mobile unique,
Ce vieux Docteur *in partibus*,
Dont l'insidieuse rubrique
Vous échauffe de ses rébus.

Sur l'Amérique consternée
Plaçant le bout d'un conducteur,
De l'autre, à l'Europe étonnée,
Il lance le feu destructeur.

Caméléon octogénaire,
Son esprit se ploie aisément;
De la France & de l'Angleterre,
Le fourbe rit également.

La

(81)

La haine dont son cœur regorge
Fait qu'en ses propos incuis ,
Si Louis lui répond de George ,
George lui répond de Louis.

Ce Hancock qu'il tient en tutelle ,
Aux dehors plats , aux sens grossiers ,
Peut fournir un riche modèle
A nous délicats financiers.

Franklin , de l'or du fanatique
Ebauche son hardi projet ,
Et dans cette farce héroïque ,
Il en fit son Milord Huzzet.

On fit des recherches contre l'auteur de ces médiocres couplets , & on laissoit vendre publiquement une caricature dans le goût Anglois , où le commerce de cette Nation étoit représenté sous l'emblème d'une vache : un Bostonien lui scioit les cornes ; un Hollandois la trayoit ; un François remplissoit de lait un grand vase ; un Espagnol en ramassoit quelques gouttes ; un vaisseau faisoit naufrage devant la vilie de Philadelphie , & les deux freres Howe à table dormoient sans penser à leur flotte ou à leur armée.

E

(82)

Il parut, en 1784, une pièce de vers qui avoit pour titre: *Portrait du Charlatanisme*. On prétendit reconnoître le Comte de Vergennes aux traits suivans :

Dans le Sénat Anglois, je joue un très-grand rôle,
Mon zèle aux deux partis se vend le même jour :
Puissant d'intrigue & de parole,
Je suis Catilina, Cicéron tour-à-tour.
A l'Amérique angloise encore un peu sauvage,
Je n'ai pu jusqu'ici faire accepter mes dons ;
Mais j'en espère davantage
Depuis que des Héros inventent des cordons :

.
.
J'aime à parler, j'aime à paroître,
J'aime à prôner ce que je fais,
J'aime à juger, j'aime à promettre,
J'annonce les plus grands secrets ;
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.

Nous ne voyons rien dans ces vers qui convienne mieux à M. de Vergennes qu'aux autres gens en place, & nous y trouvons des nuances qui ne lui conviennent pas du tout, telles que *j'aime à paroître, &c.*

Carlin s'avisa , dans un *Imbroglia* où l'on parle moitié François, moitié Italien, de plaisanter aux dépens de notre ministère. La satire portoit sur les nouveaux réglemens de M. de Saint - Germain. « Je me ferai , disoit - il » à *Scapin* , couper un bras , & je ferai » un Officier d'importance , ensuite l'autre » bras , & je monterai à un grade plus éminent ; un œil de moins , nouveaux honneurs ; puis je me ferai couper la tête pour » être Général... ». Toute l'Assemblée sentit le piquant de l'Epigramme. *Carlin* fut comblé d'applaudissemens : la plaisanterie circula dans les soupers. M. de Vergennes la prit fort mal, & fut d'avis de faire mettre le plaisant en prison. Il y passa quelques jours. Les visites de plusieurs personnes aimables le consolèrent d'une affliction si facile à supporter.

» Le Comte de Vergennes a des créatures » affidées dont personne ne se doute , qui lui » rendent un compte exact de tout ce qui se

» passe. Il fait échouer toutes les intrigues
» qui se font contre lui tout en paroissant les
» ignorer , & il fait réussir celles au succès des-
» quelles il prend quelque'intérêt. Le Roi croit
» que son Ministre des Affaires étrangères n'est
» occupé que des seuls objets de son départe-
» ment. Comme Sa Majesté n'aime point les
» tracasseries , qu'elle déteste les cabales , elle
» est persuadée que le Comte de Vergennes
» n'a aucune part à celles qui se font à la
» Cour. C'est bien le cas de dire :

Toute l'adresse git à bien cacher son jeu.

« Quelqu'un ayant demandé à M. le Comte
» de Maurepas si c'étoit lui ou M. de Ver-
» gennes qui avoit formé le plan pour la guerre
» qu'on alloit faire aux Anglois. *Ni l'un , ni*
» *l'autre* , répondit-il , *à mon âge on ne fait plus*
» *de projets. On ne s'occupe que du présent par*
» *la raison qu'on ne peut guere compter sur l'ave-*
» *nir. Mais cependant , lui répliqua t-on , si*
» *par malheur vous veniez à mourir avant la*
» *fin de cette guerre, vous laisseriez sans doute*

» au Roi des instructions à ce sujet. *Pas la moins*
» *dre. M. de Vergennes & moi nous avons été au*
» *jour le jour, & sans la menace que nous a faite*
» *M. Franklin, nous amuserions encore l'Angle-*
» *terre, & nous n'aurions point conclu de traité*
» *avec les Etats-Unis. Vous autres politiques de*
» *Paris, vous ignorez les moyens qu'on emploie*
» *pour changer la face des états, il n'y a que les*
» *petits génies qui forment des plans, & qui sui-*
» *vent dans tout ce qu'ils font une routine méthod-*
» *ique, si nous nous étions conduits de cette manière,*
» *les Anglois auroient su depuis long-tems ce que*
» *nous voulions faire, ils auroient pris des mesu-*
» *res en conséquence. Instruits de nos projets, ils*
» *n'auroient pas fait tant de sottises, & se seroient*
» *peut-être raccommodés avec leurs Colonies; nous*
» *leur en avons ôté la possibilité. J'espere vivre*
» *assez pour voir l'indépendance des Américains*
» *reconnue & l'Angleterre humiliée; c'est tout ce*
» *que j'ai promis au Roi.*

On a parlé souvent d'un libelle intitulé, les

(86)

Loisirs du Visir de Verg. Je ne l'ai jamais vu ;
& je n'ai rencontré personne qui ait pu m'en
certifier l'existence. Au reste, cela est aussi peu
intéressant que tous les libelles. Ils n'ont ja-
mais fait de mal. Si celui qui en est l'objet , a
le bon esprit de ne les pas lire , la méchan-
ceté du Libelliste est en pure perte. Le Comte
de Mirabeau, couronné maintenant en Pro-
vence, prouve l'empire des écrits clandestins
mieux que tous les raisonnemens.

F I N.

